

L'ÉCHO DES COLONNES

Janvier 2004

N°18

Editorial

L'année précédente, (nous nous réglons sur l'année scolaire !) était particulière avec deux productions exceptionnelles, (édition des films du Caméra-club et du livre « *Le lycée de Rennes dans l'histoire* »). Il ne faut pas pour autant croire qu'après cette période euphorique nous allons tomber en léthargie ; visites et conférences continuent de plus belle... Les conférences se sont, du reste ouvertes à de nouveaux domaines. Le marathon entrepris – et réussi – par Bertrand Wolff, (quatre conférences sur l'électricité.) a donné lieu à une fructueuse collaboration avec l'Espace des Sciences, une publication devrait rapidement en résulter.

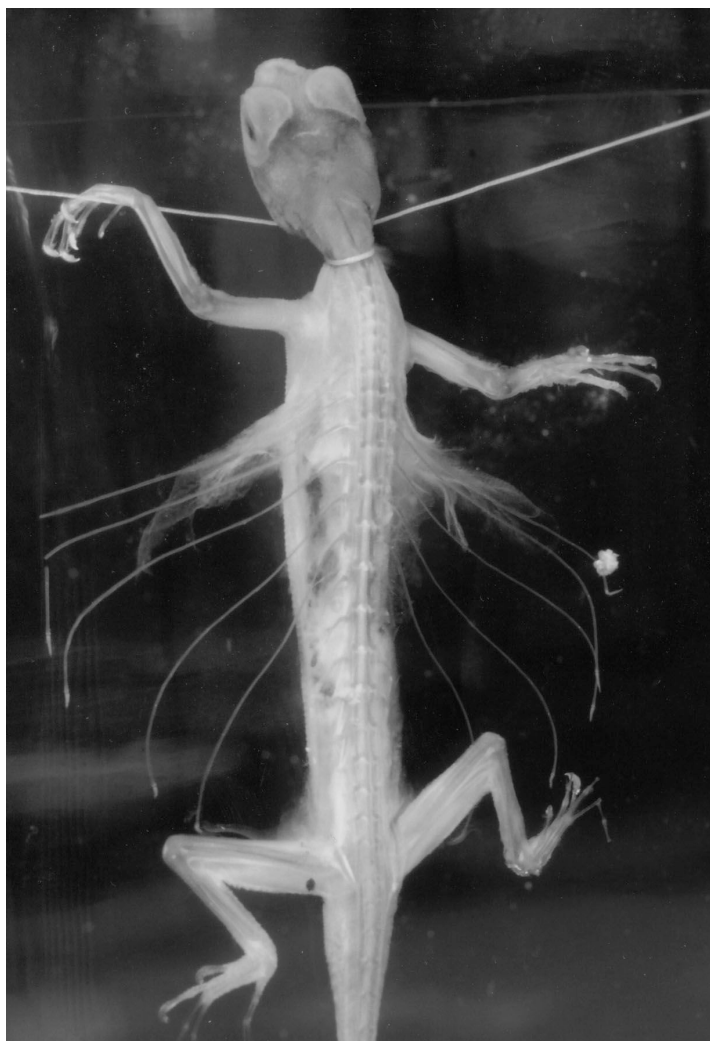
Il est à signaler, et le mérite en revient à nos conférenciers, tous bénévoles de surcroît, que nous avons pu fournir longtemps à l'avance le programme de toute l'année. C'est quelque chose qui mérite d'être réitéré.

La richesse de notre patrimoine, le travail des bénévoles font que l'Association commence à être bien connue «sur la place», il conviendrait d'utiliser ce capital de sympathie et d'augmenter le nombre de nos membres.

Sans pour autant jouer les frères prêcheurs, (à quand les *taolennou* de l'Amélycor ? Après tout, le père Maunoir fut bien élève du Collège) nous devrions tous nous sentir impliqués et contribuer à renforcer notre audience.

Jean-Noël Cloarec

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



«Dragon volant» - Collections de Sciences Naturelles- Cl. J-N C

Association pour la MEmoire du LYcée et COllège de Rennes

Cité scolaire Emile Zola avenue Janvier BP 90607

35 006 RENNES Cédex

Un mystère signé →



Crabe, homard, coquillages ... le génie du lieu avait pourtant semé quelques indices...

Mais vous, les visiteurs qui, le 17 mai 2003 à l'occasion du bicentenaire, êtes passés devant cette vitrine réalisée à la gloire de l'*Histoire Naturelle*, vous n'avez, bien sûr, rien soupçonné.

Derrière elle, derrière les deux immenses armoires qui, de mémoire de naturalistes avaient toujours meublé le mur ouest de leur salle de collections, une fresque se cachait...



Une fresque murale de 5,80 m de large sur 1,80 m de hauteur ! Le sujet ? Un peu incongru dans un établissement de Haute Bretagne, mais tout à fait identifiable et même localisable : un groupe de Bigoudens - trois pêcheurs et deux femmes d'âge différent au bord de l'Odet, face à l'embarcadère du bac de Benodet - quelques bateaux, un filet, des casiers..

Le style des personnages masculins avec leurs larges pantalons à revers et, plus encore, l'évolution des coiffes des deux femmes semblent dater l'image des années 30. La femme la plus âgée, à droite, porte la petite coiffe d'avant 1914, la plus jeune arbore une coiffe en « pain de sucre » nettement plus haute, mais moins démesurée que les coiffes cylindriques des années 50.

Une coiffe à peine plus haute que celle de Simone Maréchal lorsqu'elle fut l'élue de la *Fête des Reines de Cornouailles* en 1929 (cf. cliché ci-dessous)



C'est le Jeudi 23 octobre 2003, que des ouvriers, en démontant les armoires, ont découvert la fresque qu'elles masquaient.

Pourquoi cette fresque ? quelle était alors la destination de la salle ? Pourquoi ce sujet ? Et surtout : **qui est le peintre qui a apposé sa signature en bas à droite ?**

Il semble acquis, qu'après nettoyage, la fresque sera protégée et conservée sur place.

A. THÉPOT



Ensemble visible de la fresque

A QUOI JOUENT LES ÉLÈVES ?

quand ils s'appellent Jarry...

Les pages consacrées dans le n° 17 au thème de l'alcool ont émoustillé les lecteurs et suscité des recherches. Résultat : l'exhumation de ces pages conçues en cours de sciences naturelles, sur les bancs de notre lycée.

Le cadre c'est la classe :

- pour décor fantastique, un « cabinet » d'Histoire Naturelle¹ avec ses têtes de mort et ses bocaux que Jarry peuple de fœtus²;
- comme point de départ un professeur qui fait l'appel et annonce le plan de son cours .
- comme protagonistes les condisciples de l'auteur visiblement *en manque* (voir p 4 l'encart de Jos Pennec).

Entrons en *delirium*...

A.T

ACTE PREMIER

Le cabinet de M. Lesoûl. Bocaux et têtes de mort partout

Scène première

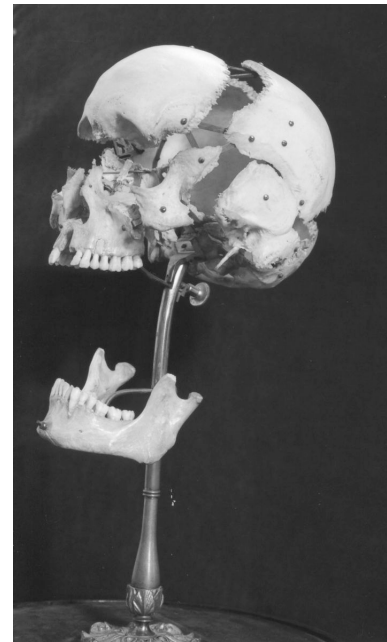
M. Lesoûl, *il prend un papier et lit des noms* : Messieurs, je veux être sûr qu'il ne manque personne. C'est pour cela que j'ai fait l'appel. Nous pouvons commencer le cours. Prenez vos cahiers d'anatomie humaine et de botanique. Nous allons étudier aujourd'hui les villosités subculaires. Voici quel sera le plan que nous suivrons :

- 1° Généralités ;
- 2° Morphologie externe (forme typique et modifications) ;
- 3° Structure. Vous connaissez suffisamment les organes annexés.

On entend un hurlement.

Qu'est-ce ? Ah ? je vois. C'est un de mes fœtus qui se plaint. Lequel est-ce ? Voyons les étiquettes : Barbapoux. Ce n'est pas cela. Il a infecté tout son bocal, le sagouin. Voilà de l'Alcool perdu, lequel est entré par endosmose dans les tissus dudit Barbapoux. (*Il le retire du bocal et le jette*). Et celui-ci ? Ah ! C'est le bocal où j'étudie la reproduction des polyèdres, pour complaire à M.P. Et cet autre...

Nouveau hurlement



Tête humaine éclatée

CI :J-N C

Ah ! c'est Priou qui se trouve mal dans son bocal. Le malheureux alcoolisé manque d'alcool. Il expire comme une huitre à sec sur la grève. Vite, portons-lui secours.

Il verse plusieurs bidons dans le bocal.

Priou : J'ai soif !

M. Lesoûl : Voilà, mon cher petit. Tu bois trop, tu vas te rendre malade.

Voix, *sortant d'un autre bocal* : à boire !

M. Lesoûl : En voilà un autre. Le jeune Lemarch'adour a soif aussi.

Il verse

Autre voix : À boire !

M. Lesoûl : Diable ! M. Assicot désire aussi de l'alcool.

Tous les fœtus : À boire !

M.Lesoûl : Voilà ! voilà ! boum !

Il verse

.../...

¹ Etait-ce déjà une « salle Martenot »? ce n'est pas exclu puisque la destruction de l'ancien lycée et son remplacement par des bâtiments neufs s'est étalée de 1882 à 1889. Imaginons dans ce cas des armoires flambant neuf dégagant encore des effluves de cire.

² Commencement et fin ... métaphysique ? ou pataphysique ?



Cl. J-N C

Chœur des fœtus :

À boire ! À boire encore !
La soif nous dévore
Consume nos tissus.

Soignez-nous tous d'après notre nature.
Donnez du pain au pauvre, et contre la froidure
Une feuille de vigne aux pékins qui sont nus,
Donnez l'alcool aux fœtus

Quelques fœtus :

Buvons
Sans cesse ! Chassons
Tristesse
Soucis
D'humide
Liquide
Emplis

Chœur :

À boire ! À boire ! À boire ! À boire !
Il est notoire
Que les fœtus dans leurs bouches plongés,
Dans l'alcool doivent être immergés !
À boire ! À boire !

M. Lesoûl : Voilà ! voilà ! vous me gaspillez mon alcool. Quelle soif !³

ENQUETE SUR LES PERSONNAGES par Jos PENNEC

Monsieur **Lesoûl**, alias Crocknuff dans *Les Alcoolisés*, pièce contemporaine d'*Onésime*, prend pour modèle. **Legris**, professeur de sciences naturelles au lycée de garçons de Rennes de 1888 à 1890.

Sous le sobriquet de **Barbapoux** se cache Louis-Théophile **Bousquet**, maître répétiteur au lycée. Né le 13 mars 1860 à Landevant (56), il réussit à obtenir le grade de bachelier es-sciences le 2 avril 1887 ! Georges Jarrier, ancien élève du lycée, qui en a laissé un petit portrait-charge, dit à son sujet qu'il était « *destiné à mourir pion, ce qui est arrivé d'ailleurs (le 28 février 1905), grâce à de patients et quotidiens pernochs...* »

Les initiales **M.P.** font allusion à Paul Eugène **Perrier** professeur, de mathématiques au lycée de Rennes. Né le 29 avril 1831 à Coutances, il entra au lycée le 8 octobre 1877 après une carrière effectuée aux lycées de Coutances, Agen, Marmande et Lorient. Immortalisé sous le pseudonyme d'*Achras*, ce mathématicien semble avoir consacré l'essentiel de son temps à une thèse (non soutenue ?) sur les Polyèdres.

Les autres noms cités : Priou, Le Marc'hadour, Assicot, sont ceux de condisciples d'Alfred Jarry au lycée de Rennes.

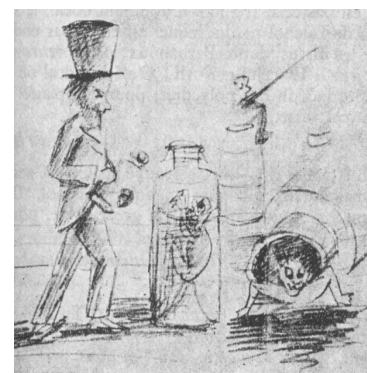
Octave **Priou** (Pontivy, octobre 1871—Laval, octobre 1932) est le fils du principal du collège d'Ernée, lequel s'établit dès sa retraite, en janvier 1889, rue du Faubourg de Fougères à Rennes. Après des études de droit, il prit la charge du Moulin de Bootz à Laval et devint président du syndicat de la meunerie de la Mayenne.

René Félix Marie Le **Marc'hadour** (Chateaulin, 18/8/1873—2/11/1913) fut élève interne en classe de rhétorique au cours de l'année scolaire 1888-1889. Docteur en droit, il occupa le poste de directeur de la Compagnie d'Assurances Générales Incendie.

Louis **Assicot** (Rennes, 9/1/1874 - Souville 18/3/1916) était le fils d'un chef de bureau de la gare de Rennes. Élève au lycée de Rennes de 1884 à 1893 il poursuivit ses études à l'Ecole de médecine avant de faire son internat aux Hôpitaux de Paris. Professeur de clinique ophtalmologique à l'Ecole de médecine de Rennes il tomba au champ d'honneur sous Verdun en mars 1916. (Son nom figure sur le mémorial du lycée)

Pour perpétuer sa mémoire, ses parents fondèrent le « prix Louis Assicot » décerné à l'élève des classes supérieures s'étant le plus distingué dans les études scientifiques.

Dessin d'Alfred Jarry pour ce texte



³ Ce texte, sans titre, est extrait d'un dossier d'œuvres de jeunesse, qu'Alfred Jarry adulte, avait reconstitué et intitulé d'un mot à double entente : ONTOGENIE. L'auteur jugeait alors lui-même « *peu honorable de publier* » cet ensemble disparate. Reste que le texte avait, en son temps, figuré en annexe d'une publication de 22 pages, tirée à 44 exemplaires : l'*opéra-chimique*, « LES AICOOLESSES » écrit par Jarry en juin 1890, l'année de son bac (2^e partie).



1918 - aviateur



1929-30 - Censeur des études

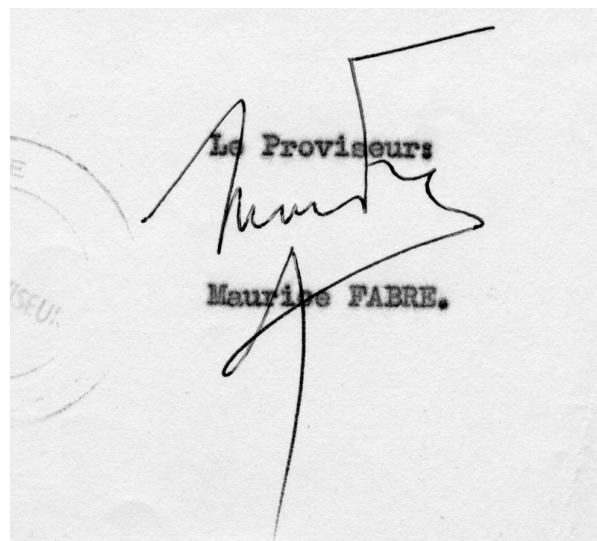


*1948 - Proviseur
(remise de la légion d'honneur)*

MAURICE FABRE

(29 juin 1893 – 17 avril 1967)

Proviseur du lycée de garçons de Rennes
(Novembre 1944 – Octobre 1957)



LES CINQ VIES DE MAURICE FABRE

De la vie personnelle de Maurice Fabre, il ne nous appartient guère de parler si ce n'est pour souligner combien elle fut précocement marquée par la mort prématurée de ses proches.

Il n'avait que 15 ans à la mort de son père, 23, à peine, quand, combattant sur le front à Verdun, il reçut la nouvelle du décès de sa mère. Puis ce furent, dans le contexte d'épreuves et de privations de la seconde guerre mondiale, la disparition de sa fille, Marie, puis celle de sa femme, emportées toutes deux, à 20 et 42 ans, par la tuberculose.

Là où d'autres se fussent repliés sur eux-mêmes, Maurice Fabre se contenta de mûrir plus vite, de devenir plus humain et de mobiliser l'expérience acquise au bénéfice de la Cité.

Au mois d'avril 1967, c'est à cet homme engagé dans la vie publique, que Rennes et le département, tous corps représentés, toutes tendances politiques confondues, rendirent une dernière fois hommage, en cette église de Toussaint si proche du lycée de garçons auquel il avait voué toute sa fin de carrière.

Il y était arrivé, accompagné de son fils, par une noire nuit de novembre 44, au terme de deux interminables trajets en train, d'une durée globale de 40 heures. Il arrivait d'Aix-en-Provence où, seul proviseur non-révoqué, il avait joué le rôle de *conseiller pour l'enseignement* auprès d'un Raymond Aubrac accaparé par les tâches de maintien de l'ordre, le redémarrage de l'économie et la question cruciale du ravitaillement. La famine sévissait en Provence. Rennes, elle, semblait sinistre : de la gare (bombardée) au lycée (éventré) nos voyageurs avaient parcouru dans l'ombre, une avenue Janvier réduite à des caves où s'abritaient des familles. L'heureuse surprise les attendait au matin à l'hôtel d'Angleterre : une miraculeuse petite motte de beurre, vite engloutie par nos affamés qui, depuis plus d'un an, exception faite d'une côtelette de chien, ne s'étaient guère mis sous la dent que des fanes de légumes.

L'Académie de Rennes, Maurice Fabre la connaissait déjà pour y avoir fait ses premiers pas d'administrateur à partir de 1927 au lycée de Laval, puis, de 1929 à 1931 -date de son agrégation- au lycée de Pontivy comme *Censeur des études*. Pourtant lorsqu'il découvrit, à la lumière du jour, le prestigieux lycée de garçons de Rennes dont il avait gardé l'image, le choc fut rude.

Derrière le bâtiment de façade avec sa brèche ouverte par une bombe sur trois niveaux, et ses toitures, soufflées par la destruction du pont Saint Georges, les locaux restants, quoique toujours debout, étaient en piteux état.

Pas toujours facile de démêler ce qui était imputable aux décennies d'incuries antérieures, à l'occupation par les troupes allemandes ou aux dernières convulsions de la guerre ! Beaucoup de fenêtres, de portes manquaient ou ne fermaient plus, les toits qui subsistaient avaient des fuites, les plâtres s'effritaient, les parquets étaient crevés et l'électricité circulant dans des fils d'aluminium (par lesquels les occupants avaient remplacé le cuivre) éclairait mal et menaçait à chaque instant d'allumer l'incendie.

La communauté scolaire dispersée aux quatre vents en 1943¹ était déjà en voie de reconstitution ce qui écarta le spectre d'une démolition pure et simple. Les effectifs augmentaient même très rapidement : de 950 élèves en 1938, le lycée était passé à 1150 dix ans plus tard, 1200 en 1951 et 1400, dont 180 prépas² en 1955. Sans compter, à partir de 1952, l'accueil du CPA, l'ancêtre de l'IUFM.



En 1942 le lycée est occupé. A l'annexe de la rue Vasselot : une classe de cinquième.
Mademoiselle Cuelenaere était le professeur de musique du « Lycée »
Où donc est Jean Bobet ? Réponse : 2^e rang, 3^e à partir de la droite

C'est dire si l'équipe de direction était soumise à rude épreuve dans un lycée sinistré, conçu à l'origine pour moins de 700 élèves, et dont la reconstruction, à la grande exaspération du proviseur, n'avancait guère ! Poser des rustines de zinc sur les parquets pour éviter les accidents (certaines y sont encore !), donner quelques coups de peinture sur les parties non dégradées, l'établissement ne pouvait guère faire davantage.

Pour le reste, la municipalité et l'Etat se renvoyaient la balle. La première, propriétaire des lieux, n'entendait *réparer qu'au coup par coup et à l'identique*, l'autre se retranchait derrière l'absence de *devis globaux incluant des améliorations pédagogiques* pour surseoir au déblocage des crédits du MRU². Or l'évaluation des coûts était suspendue au bon vouloir d'un architecte qui donnait la priorité à ses propres affaires et l'exécution des travaux dépendait d'entreprises pour qui le chantier du lycée était un bouche-trou entre deux chantiers privés. Pour parachever le tout, le vent qui soufflait d'Amérique amenait avec lui une image idyllique des « campus » d'outre-Atlantique, peu favorable aux lycées de centre-ville.



1947 • Le proviseur Fabre entre Edmond Naegelen, ministre de l'Instruction Publique, (à gauche) et le préfet Billecard en civil. Le lycée n'a pas encore de porte ; dans le hall des échafaudages.

Le lycée ne bénéficia donc pas des terrains libérés alentour par l'Armée : celui de la « Manutention », déjà partiellement dévolu à la Radiodiffusion Française, ne vit jamais les terrains de sport que Maurice Fabre voulait y implanter (une belle occasion manquée !) et, sur le terrain de la caserne de « Kergus », qui servait provisoirement de terrain de jeu, au lieu des salles pour les prépas qu'il réclamait, il dût se résoudre à voir s'élever « *un gigantesque building administratif qui [allait priver] le lycée de la lumière sur toute une façade* »³

Dès 1950, en revanche l'Inspecteur d'Académie lui demandait de réfléchir à la structure d'une annexe, pour laquelle on avait retenu des terrains au lieu-dit « la Grenouillais », près de l'hippodrome des Gayeulles et, cinq ans plus tard, c'est encore à lui que l'on confiait le soin de dessiner un programme pédagogique pour le lycée-sud prévu dans le parc du château de Bréquigny.

Dès lors se posait la question d'un nom pour le lycée. Maurice Fabre qui avait avancé (déjà !) le nom de Chateaubriand,⁴ proposa celui d'Edmond Laillé, ce résistant de droite, professeur des classes élémentaires, qu'il avait vu mourir à son retour de déportation. Il partit en retraite, en 1957, sans avoir pu imposer ce geste d'hommage à la Résistance.

La Résistance, Maurice Fabre y était rentré comme naturellement.

Proviseur au lycée de Périgueux depuis 1934, il avait vu arriver en 1938 des réfugiés Républicains espagnols et, avec son épouse, les avaient hébergés ; puis vinrent, en 1939, les repliés d'Alsace conduits par l'adjoint au maire de Strasbourg Naegelen et, parmi eux, des juifs français et étrangers, que, le moment venu, ils se firent un devoir de protéger...

Le 18 juin, au soir, il entendit l'Appel, sans retenir le nom de celui qui l'avait lancé. Le 4 septembre 1940, il fut de ceux qui, à l'instigation de Maurice Schumann sur les ondes de la BBC, déambulèrent, cravatés de noir, « rue du 4 septembre » en l'honneur de la République morte, sept semaines auparavant, avec la proclamation de l'Etat Français.

Nul ne sut qu'il avait caché les armes des officiers du 15^{ème} tirailleur et du 25^{ème} de ligne, mais il fut soupçonné de « gaullisme actif », pour avoir - conformément aux ordres reçus « d'en mettre partout » - laissé mettre des portraits du Maréchal jusque dans les pissotières et les WC du lycée ! On le muta d'office.

À peine avait-il rejoint son poste à Aix-en-Provence, qu'en novembre 42, les Allemands envahissaient la zone non-occupée. Le lycée, occupé aux trois quarts par les nazis, était un lieu idéal pour observer leurs mouvements. Maurice Fabre intégra alors un réseau, politiquement très composite, spécialisé dans les évasions et plus encore le renseignement.

Vint le temps de la Libération. Elle arrivait trop tard pour son épouse, décédée le 11 mars 1944 mais plus tôt qu'ils ne l'avaient tous deux envisagé, cet après-midi, lourd de défaite, du 18 juin 40 où, s'adressant à leur fils et à ses camarades, ils leur avaient dit : « *Maintenant il y a de grandes chances que tout soit perdu. Alors n'oubliez pas que vous êtes la génération de la revanche et que dès maintenant il faut tout faire pour résister aux boches et récupérer le Nord et l'Alsace-Lorraine* »⁴

En évoquant, ainsi, la longue patience de « la Revanche », en focalisant le patriotisme sur le recouvrement intégral du territoire national, ils avaient analysé la situation avec les mots et les sentiments de leur génération : celle de la « Grande Guerre ».

Cette guerre-là, Maurice Fabre l'avait faite de bout en bout, d'août 1914 jusqu'à cette ultime opération aérienne dans la nuit du 10 au 11 novembre 1918, au terme de laquelle, sur les neuf avions que comptait l'escadrille, deux ne revinrent jamais... (Cf. p 10)

Avant d'être promu « *pilote de nuit* » en 1917, il avait connu la vie dans les tranchées avec le 117^{ème} de ligne, et participé à tous les combats, en Artois, à la « Main de Massiges », en Champagne, à Verdun, Vaux, Douaumont, au « Chemin des Dames ».

Une expérience ineffaçable et largement indicible qui le conduisit, la retraite venue, à participer activement aux mouvements des Anciens Combattants et à devenir vice-président de l'association « Ceux de Verdun ».

Blessé deux fois dans l'infanterie, descendu et blessé une nouvelle fois comme aviateur, Maurice Fabre avait eu beaucoup de chance de sortir vivant de la guerre ; mais, par deux fois, il avait été gazé et cela l'empêcha à jamais, de réaliser son rêve.

Car la vraie « patrie » de Maurice Fabre, la passion de toute sa vie, ce fut l'art lyrique.

Un amour du lyrique sucé au lait d'une mère musicienne qui, avant de perdre sa voix, avait chanté en concert et, devenue veuve, complétait son salaire d'institutrice en donnant des leçons de piano.

Le jeune Maurice Fabre, grâce à sa réussite au très sélectif concours des bourses, avait pu faire ses études au lycée Montaigne puis à Louis-le-Grand. Sa mère dut cependant l'obliger, en 1914, à terminer la licence d'histoire-géographie qui allait lui permettre cinq ans plus tard d'entamer une carrière dans l'enseignement. Il faut dire que le jeune homme, doté d'une belle voix de fort ténor, n'envisageait pour l'heure qu'une carrière lyrique. Tirant parti des leçons de chant que lui avait payées sa mère, il s'était déjà produit dans des concerts et avait même interprété, une fois, le rôle de Werther dans la salle du Trocadéro !

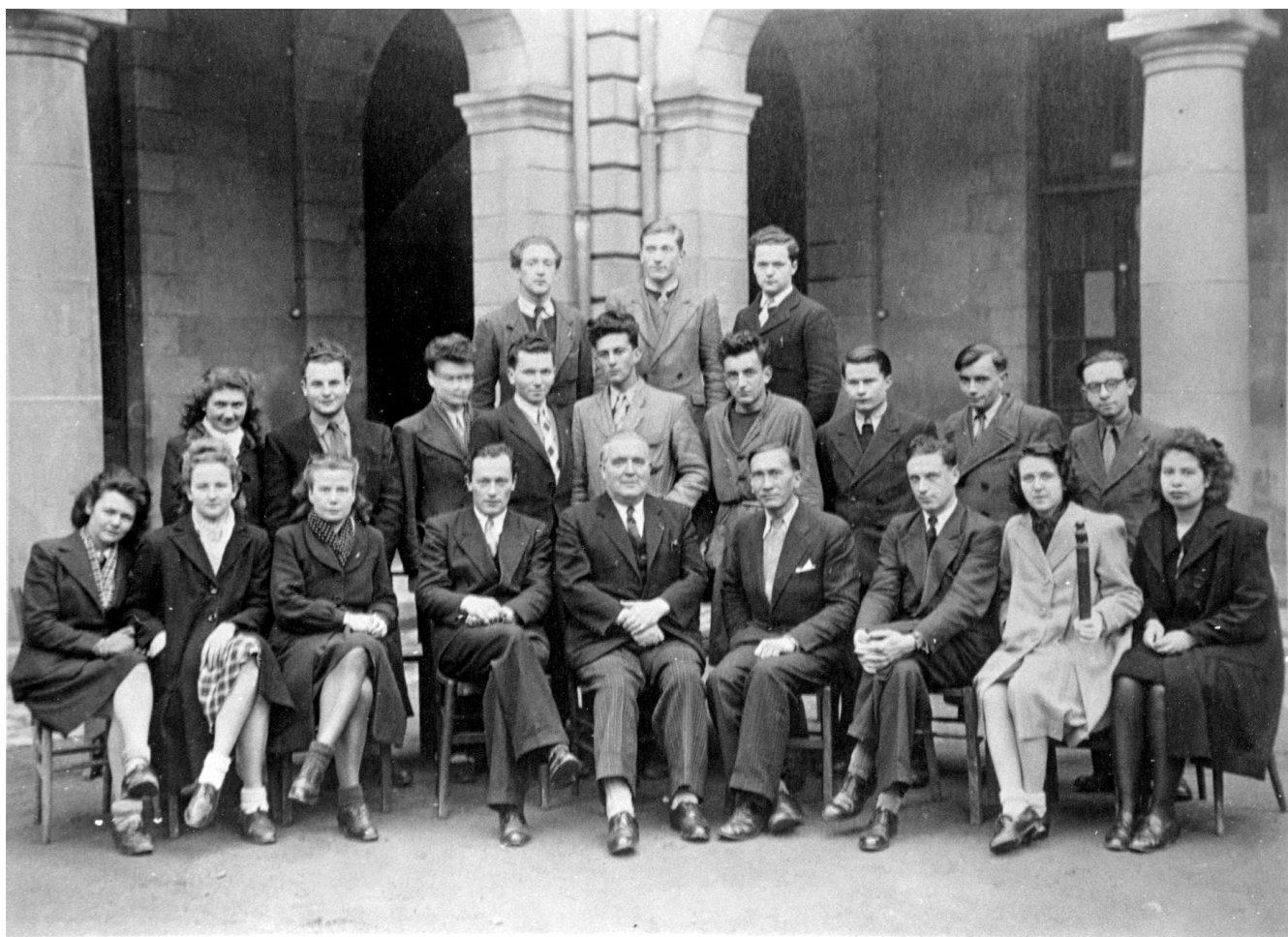
La guerre décida d'une autre route. Sans renoncer pour autant à chanter de temps à autre, comme en témoigne le souvenir magnifié qu'en a gardé Pierre le Bourbouac'h (cf. p 9), il saisit, alors, toutes les occasions de faire partager sa passion et s'exerça même à la création.

Il lui fallut attendre la retraite pour qu'entre deux conférences et la mise en chantier de quelques livres et pièces de théâtre sur Ney, Moreau et le ténor Elleviou, il s'attaquât à la rédaction d'un livret d'opéra-comique qu'il comptait faire représenter sur une musique de Legrand : *Saladin*.

S'il n'eut pas le temps de mener à terme ces projets, il fut, en collaboration avec les Directeurs Legrand et Nougaro, l'artisan de la création, en 1957, de la «*Société des Amis du Théâtre et de l'Art lyrique*». Son fils, Paul Fabre⁵, estime à plusieurs centaines les œuvres qu'ils virent et apprécièrent ensemble, en 23 ans, et nombre d'élèves des années cinquante, tel René Carsin⁶ se souviennent encore avec émotion, de ce proviseur qui retenait pour eux des places au «poulailler», chaque fois qu'une œuvre lyrique était programmée au Théâtre de Rennes.

Maurice Fabre était un être généreux.

Agnès Thépot



KHÂGNE 1946-1947

1946-1947. La Cour des Colonnes débarrassée des constructions en parpaings installées par les allemands, a retrouvé un peu de son lustre d'antan.

Les classes préparatoires sont de retour. Ici la Khâgne dont le « totém », VARA, est tenu à droite par une élève (madame Stéphan ?). Les professeurs de part et d'autre de Maurice Fabre sont, à sa gauche, M. Gestraud et, à sa droite, M. Chenu professeur de philosophie. Qui sont les autres ?

¹ Avant cette date, les élèves qui avaient dû faire de la place à l'occupant, étaient répartis en ville. A partir des premiers bombardements de 1943, ils furent dispersés à Louvigné-de-Bais, Lalleu, Thourie et Tresbeuf

² Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Les dommages de guerre ne furent versés qu'en octobre 1953 Ils étaient loin de correspondre aux sommes déjà engagées par la municipalité et à celles qui restaient nécessaires.

³ Lettre du 7 septembre 1949 à l'Inspecteur Général de l'Instruction Publique, chargé des constructions, Peschard.

⁴ Le proviseur du lycée *Chateaubriand* de Rome y mettait son veto.

⁵ Nous tenons à remercier, ici, Paul Fabre pour toute la documentation, les photos, les souvenirs qu'il a eu la gentillesse de bien vouloir nous communiquer.

⁶ R.Carsin (premier président de l'Amelycor) *Mon trimestre de pensionnaire* - Le lycée de Rennes 1802-2002 pp 75-77 – Les Mille de Zola

AU THÉÂTRE : DISTRIBUTION DES PRIX



1956 –Distribution solennelle des prix.
De gauche à droite, en toge :
le censeur Puchelle, Paul Fabre, désormais
professeur agrégé d'histoire-géographie au lycée,
et le proviseur Maurice Fabre.

A Rennes, une des rues de Villejean
portera le nom de Maurice Fabre.
Décision du conseil municipal du
9 juillet 2003

DE VIRGILE A GLUCK :

Un contre-ut providentiel

Je suis arrivé au «Lycée de Garçons» de Rennes en octobre 1951, jeune professeur de lettres classiques.

Le proviseur, Monsieur Maurice FABRE, était un chef d'établissement paternel et humain, faisant passer l'intérêt et le bien-être des élèves avant les rigueurs des règlements. Bref, un homme de cœur.

Il était d'usage alors – est-ce encore le cas ? – que le proviseur vienne assister à un cours du nouvel arrivant. Fort obligeamment, il me prévint qu'il viendrait me voir dans la classe de 1^{ère} C le lendemain après-midi.

C'était un cours de latin. On y expliquait, dans la 4^{ème} Géorgique de Virgile, l'épisode d'Orphée et Eurydice.

Au bout d'un quart d'heure d'explication du texte, le proviseur se lève et dit :

«Mes enfants, il n'y a pas que Virgile qui ait parlé d'Orphée. Savez-vous qu'un grand musicien, Glück, en a fait un opéra ? Oh ! Il y a là-dedans, dans le récital d'Orphée, une mélodie qui est une pure merveille : un air de ténor, tout à fait dans ma tessiture. Seulement il y a là un contre-ut qui est un vrai défi : je ne sais pas si je vais être suffisamment en voix pour l'atteindre.»

Et de s'éclaircir la voix avant d'attaquer, devant la classe médusée, le fameux aria :

*«J'ai perdu mon Eurydice ;
Rien n'égale mon malheur».*

Les élèves suivaient, attentifs, les modulations du chant provisoral, impatients de savoir si ce diable de contre-ut allait se laisser faire.

Moi-même, je guettais, anxieux, la périlleuse ascension de mon proviseur vers ce contre-ut hypothétique, pressentant que ma carrière peut-être allait se jouer sur cette note-là.

A l'approche du passage fatidique, le proviseur prend un léger silence, va chercher au fond du ventre une profonde inspiration et, jouant le tout pour le tout, s'élance vers le sommet vertigineux de la partition...

Ô miracle ! Une note suraiguë jaillit, vibre, éclate, ondule et meurt decrescendo. Le triomphe !

La classe éclate en applaudissements, cependant que le proviseur salue à droite, salue à gauche, et multiplie les : *«Merci les enfants»*

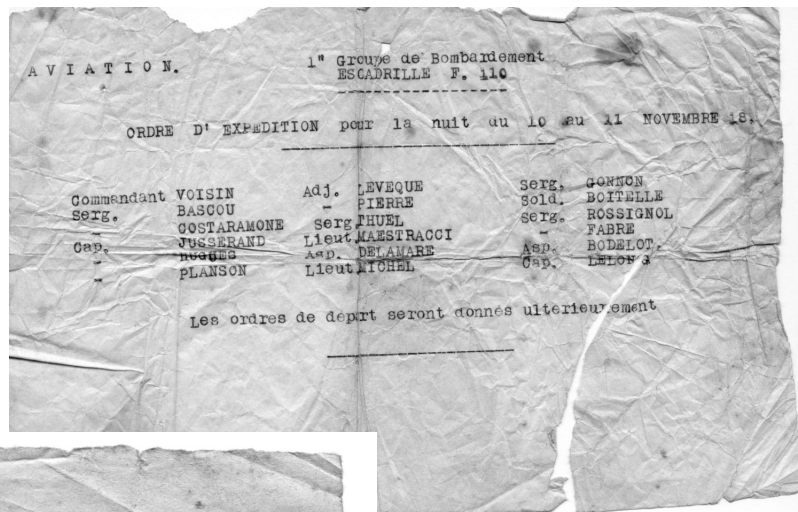
Après quoi, rassuré, il dit : *«Bon. Je vais vous laisser maintenant continuer Virgile avec Monsieur Le Bourbouac'h, qui est un excellent professeur.»*

Ben voyons !

Pierre Le Bourbouac'h

Documents pour l'Histoire : C'ÉTAIT LA DERNIÈRE NUIT...

Deux feuilles de papier pelure blanc jauni, dactylographiées à l'encre violette, soigneusement pliées et conservées par le sergent Maurice Fabre en souvenir de cette dernière nuit de la « der des der », la guerre 14-18.

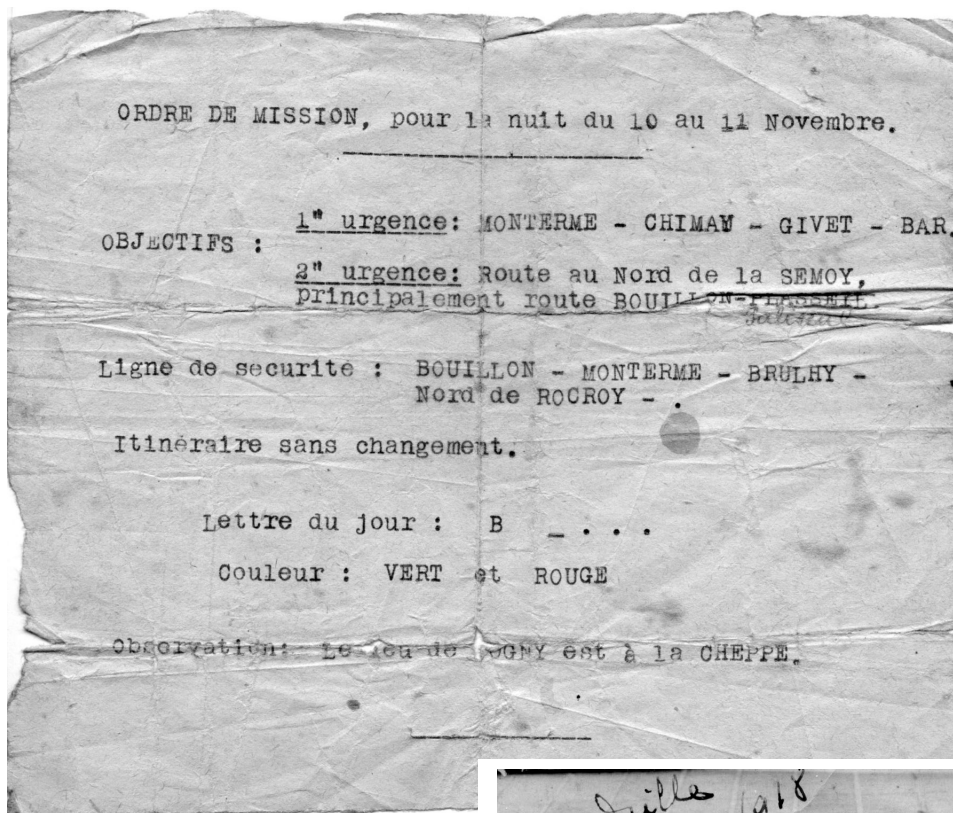


Escadrille F110 : documents d'expédition.

• 1^o document : composition du groupe.
Ordre ni hiérarchique, ni alphabétique, mais des couples successifs.
18 aviateurs, 9 équipages.
(Dimensions : 20,5 cm x 13,2 cm)

• 2^o document : l'ordre de mission.
Transmis au dernier moment.
L'objectif : les positions de l'ennemi.
La ligne de sécurité : les positions alliées.
Les mots de passe du jour.

Dans le pli, à droite, écrit : PLASSEIL ; en dessous, au crayon *Paliseul*. En bas : le [f]eu de [?]OGNY est à la CHEPPE.
(Dimensions : 15,5 cm x 13,2 cm)



Les 18 aviateurs de l'escadrille F110

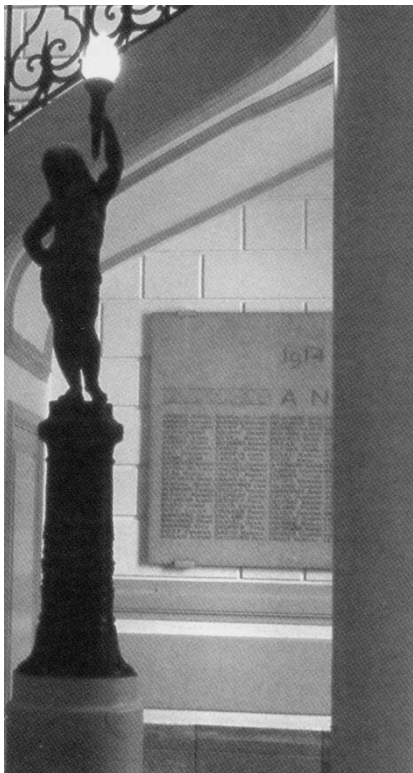
Avant de partir pour cette mission, les hommes savaient que le clairon de l'armistice sonnerait, le lendemain, à 11 heures.
L'ennemi était en repli.
Mais il fallait rester vigilant.
Quatre d'entre eux se firent descendre cette nuit-là.

Photo ancienne [format 12x9] très jaunie et très pâle reproduisant une photo plus ancienne. Recadrée.

Les uniformes sont ceux du corps d'origine.
Neige, vêtements chauds : il fait froid.
M. Fabre est au dernier rang, 4^e à partir de la gauche.

A.T.





Hommage à un ancien élève mort pour la France en 1916.

Déjà vous n'êtes plus qu'un nom d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri.

Aragon

La plaque commémorative conservant les noms des anciens élèves du lycée tombés au cours de la première guerre mondiale, qui fut inaugurée le 23 mai 1925, sera-t-elle jamais complète ?

Quatre-vingt-six ans après sa disparition, nous avons appris que le nom d'un ancien élève du lycée, mobilisé en cours de scolarité et porté disparu en 1916, ne figurait pas parmi ceux de ses camarades. Grâce à quelques éléments d'archives familiales communiqués par sa nièce, il nous a été possible de retrouver la trace du passage au Lycée de **Félix Pinsault**, ainsi que de son bref parcours militaire, qu'il nous a paru légitime d'évoquer ici.

Yves Rannou

Félix Pinsault était né le 13 août 1896 à Montfort-sur-Meu où son père était artisan maréchal-ferrant. Son frère aîné, comme le voulait alors la coutume était destiné à prendre la succession paternelle, aussi Félix, le cadet, bon élève qui souhaitait poursuivre des études d'architecte, entra-t-il au lycée de Rennes. Quelques-uns de ses cahiers ont été conservés, témoignages émouvants de ses années d'adolescent studieux et en même temps documents sur les pratiques pédagogiques du temps.

Un cahier de géographie daté de mai 1913 indique qu'il était alors en seconde D, aussi devait-il normalement subir à la session de 1915 les épreuves du baccalauréat qu'il aurait, semble-t-il, obtenu.. Cette même année il fut mobilisé avec la classe 1916 et dut rejoindre le 136^{ème} régiment d'infanterie de Cherbourg. Les années de lycée, les études et les projets s'achevaient brutalement, plongeant Félix Pinsault dans la réalité de la guerre. En janvier 1916, après une période de formation à Saint-Cyr-l'École, il rejoignait en tant que jeune sous-officier le 25^{ème} régiment d'infanterie, avec lequel il montait au front en août de la même année : il avait alors juste 20 ans. Deux mois plus tard, le 13 octobre 1916, le sergent Pinsault était porté disparu devant Chaulnes (Somme).

La « disparition » d'un soldat a été pour de nombreuses familles une épreuve particulièrement douloureuse, permettant de garder espoir pendant un temps, rendant plus tard le deuil d'autant plus difficile qu'elle n'avait pas de lieu de recueillement, et que seul un nom gravé dans la pierre perpétuait désormais le souvenir d'une vie. La mère de Félix Pinsault, décédée en 1920, ne crut jamais à la mort de son fils.

Ce n'est que le 29 juillet 1921 qu'il fut officiellement reconnu mort pour la France, par le tribunal civil de première instance de Montfort. Avec une citation laconique, « *Sous-officier énergique et brave, tombé glorieusement pour la France le 13 octobre 1916 devant Chaulnes* », la médaille militaire et la croix de guerre lui avaient été attribuées à titre posthume.

Dix-sept ans après sa disparition, par lettre du 5 septembre 1933, son père était informé que des restes pouvant être ceux de Félix Pinsault avaient été retrouvés. Formellement identifié grâce à sa bague, il put alors être inhumé solennellement au cimetière de Montfort.

La plaque commémorative du Lycée, inaugurée en 1925, c'est-à-dire après la reconnaissance de sa mort, ne porte pourtant pas le nom de Félix Pinsault. Un oubli a toujours été possible, et la famille, qui n'était peut-être pas informée de la mise en place de cette plaque, ne se manifesta sans doute pas.

Aujourd'hui nous pouvons ajouter symboliquement son nom aux 192 autres déjà gravés, et par là même, associer son souvenir à celui de tous les anciens du lycée victimes de ce conflit.

11 octobre 2003 : le lancement du livre

- Précédé et accompagné par des interviews de notre président (TV Rennes, Radio Alpha (RCF)) et des articles de journaux (Ouest-France des 9 et 15 octobre) le lancement du livre a connu un temps fort le Samedi 11 Octobre :
 - le matin une présentation dans la salle de conférences du lycée qui a attiré beaucoup de monde et dont rend compte, ci-dessous André Le Labourier.
 - L'après-midi par une vente-signature(s) à la librairie Le Failler qui, pour l'occasion avait composé une vitrine spéciale où l'ouvrage était entouré des œuvres d'anciens élèves ou de conférenciers familiers des « Jeudi d'Amélycor » (Cf photo page 14)
 - La parution du livre « Zola, "le lycée de Rennes" dans l'histoire », a valu à l'association de participer le 11 janvier, sous la Halle Martenot, à « Habitants en mouvements » et d'être invitée à la Mairie le 6 février.

« UNE EXCELLENTE MATINÉE »

C'était hier, ou presque: le samedi 11 octobre, une petite théorie, presque furtive à cette heure matinale pour une fin de semaine, s'acheminait vers une entrée presque dérobée rue Toullier ; qu'allaient faire ces gens qui, pour un certain nombre, dont je fais partie, ne s'étaient guère revus depuis plusieurs années? Ils étaient invités à la présentation du livre tant attendu : « *ZOLA, le "lycée de Rennes" dans l'histoire* », œuvre collective de l'Amélycor, éditée par les Editions Apogée.

Cette présentation s'est faite dans la salle de conférences du lycée, autrement dit, dans la partie basse de l'ancienne chapelle.

Pourquoi nous faire pénétrer par l'entrée de la rue Toullier? Je suppose que les organisateurs avaient ce faisant, une intention pédagogique particulière. Cette entrée en effet nous fait accéder directement au couloir qui à main droite ouvre sur *la* salle des fêtes où se déroula en août 1899 l'un des épisodes du procès Dreyfus, évoqué dans un chapitre du livre.

Et sur la gauche tout le long du couloir qui conduit vers l'entrée principale du lycée et la salle de conférences nous avons eu la surprise et le plaisir teinté de nostalgie de voir quelques «photos de classes» : certains d'entre nous se sont même reconnus au milieu d'élèves posant bien sagement.

O tempora ! O mores!

Quant à la présentation, si elle a commencé un peu plus tard que prévu, c'est sans doute parce que certains se sont attardés devant les susdites photographies et que d'autres, anciens professeurs ou anciens élèves, avaient des souvenirs à évoquer ; et Dieu sait si les professeurs, en activité ou non, sont parfois bavards!

Le président de l'Amélycor, Jean-Noël Cloarec, maître d'œuvre de l'entreprise, faut-il le dire ? a donc commencé, à 10 h 45, par remercier celles et ceux qui ont collaboré à l'ouvrage ou qui d'une façon ou d'une autre

« Zola, le lycée de Rennes dans l'histoire », un ouvrage collectif chez Apogée.

Un livre pour le bicentenaire de « Zola »

Il y a deux cents ans, le 17 vendémiaire an XII (1803), le lycée de Rennes a désormais son livre

Anciens élèves et auteurs réunis samedi pour le lancer



Les auteurs du livre sur l'histoire de Zola posent devant la salle Dreyfus. À gauche, l'éditeur André Crenn (Apogée).

Le lycée Zola a désormais son livre

Zola, le lycée de Rennes dans l'histoire, aux éditions Apogée. 142 pages, 10 €. La sortie de ce livre sera officiellement faite le 11 octobre au lycée Zola.

Le collège Saint-Thomas au lycée Émile-Zola

Début XVIe : installation du collège Saint-Thomas Becket sur le site actuel. 1795 : le collège accueille l'école centrale d'Ille-et-Vilaine. 1802 : naissance du lycée. 1803 : inauguration. 1844 : l'archevêque de Rennes, Mgr Brossets-Saint-Marco « tance » un professeur de philosophie du lycée qui prône « l'éclectisme ».	1859 : l'architecte Jean-Baptiste Martenot présente son projet de nouveau lycée dont le chantier durera plusieurs années. 1881 : arrivée de Félix Hébert, professeur de physique qui deviendra le modèle du père Ubu d'Alfred Jarry, élève du lycée à partir de 1888. Aout-sept. 1899 : second procès Dreyfus dans la salle des fêtes du lycée.	1960 : le lycée prend le nom de Chateaubriand. 1968 : les classes préparatoires quittent le lycée pour intégrer les locaux du lycée des Gayeulles qui hérite également du nom, Chateaubriand. 1971 : La municipalité Fréville, d'une courte majorité, donne le nom d'Émile-Zola au lycée de l'avenue Janvier.
--	---	---

ont aidé à sa réalisation, en particulier la Ville de Rennes, le Conseil Régional de Bretagne, le Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, les administrations du Lycée et du Collège Emile Zola et bien entendu les auteurs, présents pour la plupart, ainsi que l'éditeur.

Puis est venue la présentation de l'ouvrage : présentation assistée par vidéoprojection qui permettait, grâce à un choix pertinent de plans, de dessins, de photographies, de reproductions de journaux, de mieux comprendre l'évolution de ce lycée : modifications urbanistiques et architecturales, et bien entendu politiques, historiques, sociologiques et humaines.

Jean-Noël Cloarec a laissé ensuite la parole à certains auteurs qui, ont été invités à présenter, brièvement, le chapitre dont ils s'étaient occupés.

C'est ainsi qu'Yves Rannou a évoqué, avec précision, *«les débuts du lycée»* : les années 1802-1803 (ou plutôt l'an X et l'an XI de la République), années capitales s'il en fut, ainsi que les époques de guerre, retracées dans le chapitre intitulé *«le lycée des temps difficiles»* et plus particulièrement les temps troublés de la seconde guerre mondiale et de l'occupation allemande dont les murs gardent encore quelques graffiti.

Sur un autre registre, Paul Fabre fit une savoureuse présentation d'un personnage haut en couleur, pittoresque mais aujourd'hui bien oublié, qui fut en son temps une « star » -si l'on peut dire- le «ténor de l'empereur» : François Elleviou.

Jos Pennec a rappelé les mésaventures du professeur de physique Hébert, immortalisé par son élève Alfred Jarry et lu quelques extraits du portrait de ce professeur chahuté ; portrait brillant et décapant dressé par l'un des «garnements» qui lui menaient la vie dure.

Agnès Thépot, auteur de l'article *«la révolution a-t-elle commencé au Collège de Rennes ?»* a évoqué quelques figures marquantes d'anciens élèves du Collège (Lanjuinais, Rosnyvinen de Piré, Moreau, Le Chapelier) et mis en évidence leur rôle, peut-être déterminant, dans les événements qui précédèrent et annoncèrent la Révolution.

André Hélard, grand spécialiste de l'affaire Dreyfus, a insisté, avec de nombreuses citations de la presse de l'époque, sur les raisons qui présidèrent au choix de la salle des fêtes du Lycée pour la tenue du procès, alors que celui-ci devait se tenir dans «une enceinte militaire», autrement dit de l'autre côté de l'avenue Janvier, dans une salle exiguë et «basse de plafond» de la prison.

Pascal Ory, autre éminent historien, a exposé les circonstances qui firent que le lycée, quelques années durant «n'eut pas de nom» (on disait, je m'en souviens personnellement, «le lycée de l'avenue Janvier») et celles qui firent que, de préférence à d'autres propositions, le nom de Zola fut enfin adopté.

Enfin l'architecte, Monsieur Joël Gautier, dans une remarquable intervention, a insisté sur les difficultés et aussi les exaltantes possibilités qui s'offraient à ceux qui étaient chargés de la rénovation du lycée. En particulier pour la chapelle destinée, après sa désaffectation, à devenir à la fois, pour la partie basse, salle polyvalente ou salle de conférences et, pour la partie haute, centre de documentation et d'information. Il faut avouer que le résultat des travaux est tout à fait remarquable et que le lycée possède aujourd'hui des lieux de travail et de réunion particulièrement accueillants où «l'utile se joint à l'agréable».

Comme il convient, la matinée s'est terminée par un «verre de l'amitié» occasion rêvée pour renouer quelques contacts, parler de notre (lointain) passage dans ce lieu prestigieux et pour souhaiter à ce lycée rénové et *réhabilité* de continuer à former, comme il a su le faire, «des jeunes esprits» qui y passeront quelques années.

Nous serons tous d'accord pour dire que nous avons passé une excellente matinée dans «ce haut lieu de mémoire» et nous remercions vivement, auteurs, les organisateurs et éditeurs, de nous y avoir conviés.

André Le Labourier



11 octobre : la vitrine de la librairie Le Failler

LA RÉCRÉATION

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Horizontalement

- 1 • La « Grève » ne l'a pas empêché de réaliser un fameux « Cuirassé »
- 2 • N'aime pas le changement.
- 3 • Prêts pour le service.
- 4 • Note -/- Hors normes
- 5 • Historien né à Rennes -/- Deux points.
- 6 • Germain -/- Note inversée.
- 7 • Ont fait le plein.
- 8 • A peu près -/- Fond plat
- 9 • Lié -/- Conjonction -/- gratuit.
- 10 • Egoutterais.

Verticalement

- A • Solitaire pour une vie.
- B • Sépare pour le chimiste -/- Souvent opposés aux autres.
- C • Le meilleur -/- Posséderais.
- D • Etendites.
- E • Ville de l'ex-Yougoslavie. -/- Imiter.
- F • De bas en haut : du monde -/- Lettre grecque -/- Pronom.
- G • Lisent dans les cartes.
- H • De bas en haut : c'est une charge -/- Boisson.
- I • Ancien évêque de Lyon -/- on ne doit pas l'ignorer
- J • Partisans d'un certain patriarche.

Solution des mots croisés du numéro 18

Horizontalement

• 1-Electrisée • 2-Tamiser -/- DP • 3-Impresarii • 4-NP -/- IN -/- TS • 5-Caténaires • 6-Edo (ode) -/- Eue -/- Ré • 7-Lanterne • 8-Lin -/- Longée • 9-Eres -/- Néron • 10-Sertissent.

Verticalement

• A-Etincelles • B-Lampadaire • C-EMP (PME) -/- Tonner • D-Circé -/- ST • E-Tsé -/- Neel • F-Restaurons • G-Iraniennes • H-Ègre • I-Editer -/- Eon • J-Epissèrent.

A Mademoiselle Cécile de La Croix Rousse

Domaine de la Rivière, ce 17 janvier 16..

Je ne résiste pas, ma chère enfant, au désir de vous rendre compte du plaisir tout particulier que je viens de prendre aux causeries vespérales de l'un de nos plus brillants esprits, j'ai nommé le Baron Bertrand de la Louverie. La figure vous est connue : il impulse, de longue date, mais toujours avec la même fougue enthousiaste, les travaux scientifiques de notre Académie et contribue à les diffuser, au sud, jusqu'à Rome et Saint-Jacques de Compostelle, comme à l'est, jusqu'aux confins des Carpates.

Au lieu que d'aucuns se confinaient jalousement dans leur cabinet pour y garder le secret sur leurs expériences, le Baron et ses amis — ainsi du Vicomte de la Chapelle, qui l'assiste fidèlement et efficacement dans ses travaux — ont, au contraire, le désir de rendre accessibles à tous, initiés ou néophytes, le matériel et les conclusions de leurs doctes investigations.

Notre Librairie s'est dotée d'une abondante collection d'ouvrages savants et s'enrichit quotidiennement d'instruments anciens et nouveaux : les uns et les autres ont servi d'illustration et de support aux quatre causeries que nous avons eu le privilège d'écouter.

Il s'est agi en l'occurrence de réfléchir, expériences à l'appui, sur ces forces magnétiques ou électriques que chacun constate dans la Nature, mais qui continuent et continueront longtemps d'interroger la curiosité des profanes et des érudits. Si la constatation que l'ambre frotté attire de menues brindilles, ou que la pierre de Magnésie attire les petits objets de fer résulte de l'observation, le **pourquoi** de ces phénomènes suscite encore débat, depuis que Platon, déjà, réfutait l'interprétation de Thalès.

Vous savez que votre mère est, en ces domaines comme en d'autres, une parfaite béotienne, aussi n'aurai-je point la prétention de vous instruire du contenu détaillé de ce qui nous fut exposé. Ce serait, d'ailleurs, aussi présomptueux qu'inutile puisque Monsieur de la Louverie nous a gratifiés d'un opuscule suggestif et illustré que je m'empresse de vous faire parvenir, et dont je crois savoir qu'il devrait connaître bientôt, dans une édition revue et augmentée, une diffusion élargie, à l'attention de tout honnête homme désireux de s'instruire.

Je voudrais seulement vous rendre sensible la manière dont l'orateur a su, en ces matières subtiles et controversées, captiver et retenir son nombreux auditoire, doublement attiré par la notoriété personnelle du Baron, et par la difficulté stimulante du sujet.

Monsieur de la Louverie a su garder la modestie charmante de celui qui, sachant beaucoup, sait d'abord qu'il ne sait rien et s'en remet, scrupuleusement, au Savoir de ses prédécesseurs et à celui de ses contemporains les plus réputés, dont il connaît les travaux, même les plus récents. On devine cependant, à certaines formulations audacieuses de notre académicien qu'il ne se contente pas de compilations érudites, mais souhaite œuvrer à de nouvelles découvertes. Et puis, rien de plus aléatoire que la réussite d'une expérience scientifique, fût-elle dûment préparée. Aussi avons-nous souri plusieurs fois des précautions oratoires de notre physicien avant les diverses manipulations auxquelles il s'est livré devant nous, annonçant que celle-ci devait rater, qui, de fait, réussissait brillamment, ou que celle-là était simple et démonstrative, alors que son résultat nous restait absolument invisible.

La troisième causerie n'eût point déplu, par son titre, aux adeptes de la Carte du Tendre puisqu'elle traita, entre autres orages et feux célestes, du « coup de foudre ». Nous apprîmes ainsi qu'un certain Otto de Guericke venait de montrer qu'un mini-globe de soufre « excité par frottement » (!) produisait les étincelles et crépitements d'un ciel d'orage et manifestait une « vertu attractive », de nature électrique. Je vous laisse à deviner l'attention étonnée et ravie de l'auditoire, d'où les femmes n'étaient pas absentes.

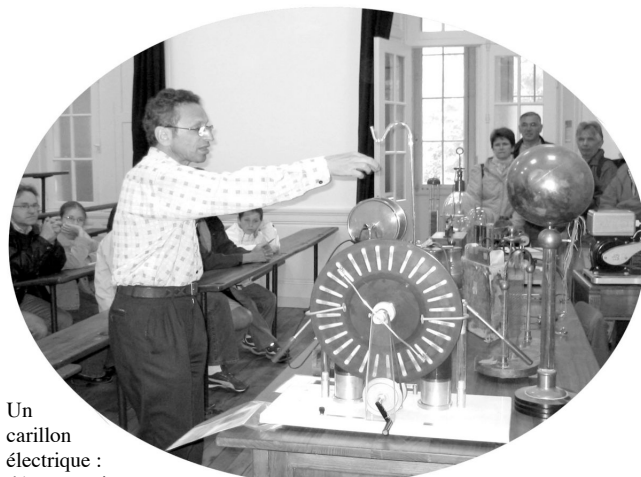
L'une d'elles, Blanche de la Suzannerie qui, jadis, vous fit sauter sur ses genoux, et aux talents picturaux et calligraphiques de laquelle nous devons quelques très beaux numéros de la Gazette d'Amélycor, a ajouté à la quatrième et dernière causerie, un prélude spectaculaire dont le public gardera la mémoire, après en avoir goûté l'émotion et l'agrément.

Imaginez une saynète visuelle, animée et « sonorisée » — le néologisme s'impose car ce fut, à la lettre, tonitruant et inouï — où de petites grenouilles, délicieusement croquées par notre artiste, manifestaient leur mutuelle attirance par des battements de leurs pattes arrière, jusqu'à se toucher l'une l'autre en un ballet gracieux et drolatique, que Lully aurait pu orchestrer et La Fontaine intituler : Zeus, Cupidon et les grenouilles. Amusé et séduit par ce rappel, littéral, bruyant et inattendu du « coup de foudre » de la troisième causerie, le public eut alors la surprise d'apprendre, de la bouche du Baron, que l'interlude anticipait de fait plaisamment sur ses expériences les plus récentes et leurs extraordinaires conclusions. Selon lui, mises en contact avec deux métaux, les cuisses de grenouilles s'agiteraient spontanément de la sorte parce qu'elles « génèrent de l'électricité ». L'audace du propos fit passer dans la salle un courant de scepticisme, mais aussi et surtout une indéniable curiosité.

Jadis volontiers étourdi et fantaisiste, le Baron était désormais un homme sérieux, peut-être même un précurseur de génie. Plus d'un eût voulu naître un ou deux siècles plus tard, pour **savoir**. N'est-ce pas dire que les causeries avaient pleinement rempli leur office ?

J'espère, ma chère enfant, que vous pardonneriez à votre mère l'imprécision scientifique de son compte rendu ; je n'ai, hélas, pour vous communiquer ce dont je suis le témoin, que ma plume, mes modestes missives, et la lenteur désespérante des chevaux de poste... Je me plais à croire que, grâce au Baron et autres savants de son envergure, vous pourrez un jour joindre dans l'instant vos arrières petits-enfants, par la magie de la Fée Electricité !

Je vous quitte à regret. Ne doutez pas de ma maternelle affection.



Un carillon électrique : démonstration par le « baron » alias B. Wolff.

« Toute notre enfance... »

Le Jeudi 11 Décembre, l'Amélicor recevait Jean Bobet pour une conférence intitulée « L'itinéraire d'un cycliste ».

Quelques jours avant Noël, Jean Bobet nous a fait passer une merveilleuse soirée tant ses qualités d'écrivain, de chroniqueur et de narrateur sont évidentes.

Tout ému à l'idée de se retrouver dans l'ancienne chapelle du lycée où, curieusement avait eu lieu la distribution des prix en juillet 1942, il nous évoqua les difficultés qu'il avait eues pour concilier sa passion du vélo et ses études secondaires au lycée entre 1941 et 1948 : ainsi, en 1947, devenu champion d'académie il fut qualifié d'office au championnat de France, mais le proviseur Fabre s'opposa à sa participation. Après l'obtention de son bac Math-Elem, il lui fut plus facile de participer aux compétitions et le cyclisme finança ses études universitaires. Il devint, ainsi, double champion du monde universitaire, sur route et sur piste, en 1949 à Budapest, et titulaire d'une licence d'Anglais.

A la demande de son frère Louison, il entama une très belle carrière cycliste professionnelle. Jean évoqua une multitude de souvenirs, d'histoires et d'anecdotes succulentes relatives au milieu du cyclisme : depuis Paris-Nice qu'il remporta en 1955, les différents Tour de France avec notamment la fameuse étape du Ventoux, remportée par Louison en 1955, jusqu'au Tour d'Italie 1957 perdu par Louison pour seulement 19 secondes !...

Sur le plan local, il nous rappela aussi ce match entre les Frères Bobet et les Frères Coppi qui, en 1951, déplaça 9000 personnes au Stade Vélodrome de Rennes ! Personnellement ce souvenir m'a rempli d'émotion car j'avais assisté avec mon Papa à cette réunion cycliste.

Oui, Jean Bobet en nous faisant revenir 50 ans en arrière, nous rappela toute notre enfance et notre adolescence. Pour nous le Tour de France c'était déjà l'approche des vacances (à cette époque les cours s'arrêtaient à la veille du 14 juillet) et l'après-midi on quittait bien vite le Lycée pour aller écouter à la T.S.F. les commentaires d'Alex Virot ou de Georges Briquet ou voir dans le hall de Ouest-France l'affichage des résultats de l'étape du jour !

Que de bons souvenirs, du vrai bonheur ! merci Jean Bobet.

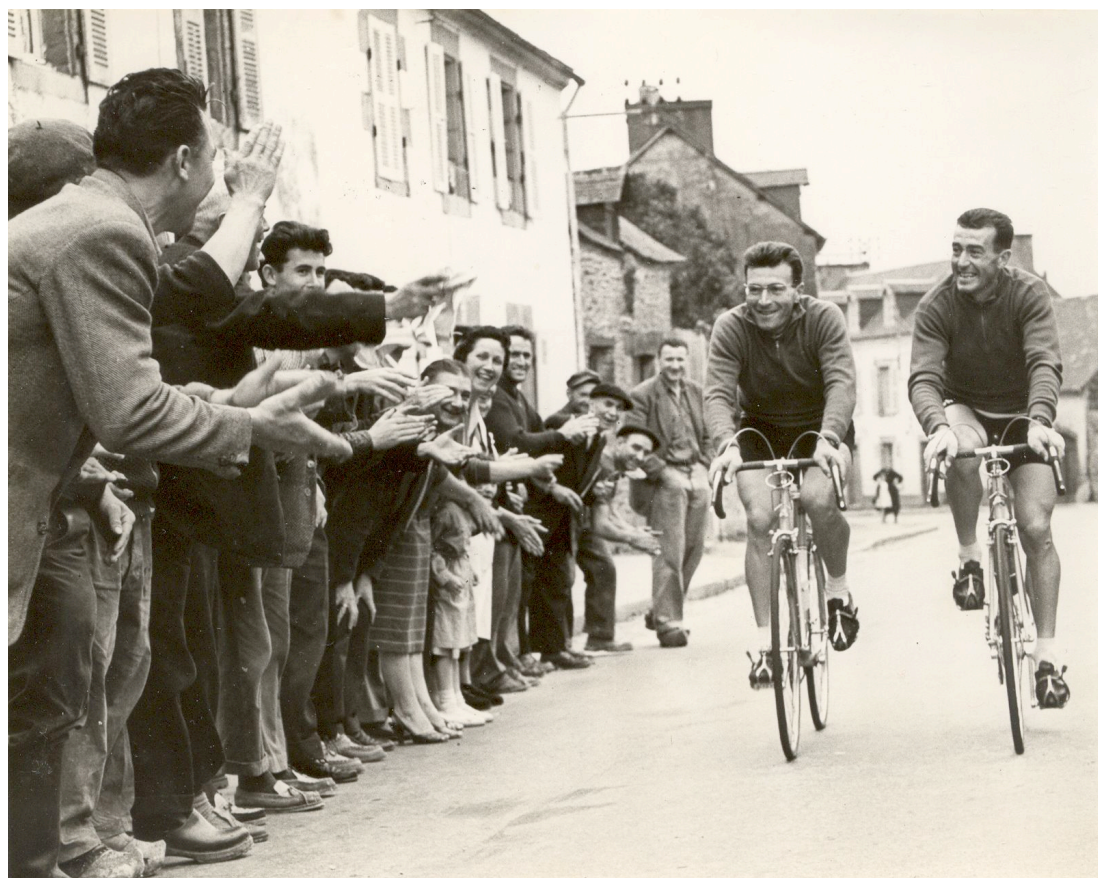
Jean-René Renou

Jean et Louison avaient quitté Rennes pour se rendre à Chateaulin où allait se dérouler le championnat de France. Belle sortie d'entraînement pour ces champions !

Il y a (et il y en avait davantage à l'époque) bon nombre d'agglomérations à traverser. Ils avaient donc été repérés et c'est ainsi qu'à Pleyben, plusieurs dizaines de personnes attendaient sur le bord de la route.

La photo est excellente, elle est de plus extrêmement émouvante. Verrait-on maintenant un tel témoignage spontané d'estime, d'affection même ? Les deux champions y sont sensibles, leur joie est manifeste.

J.N.Cloarec





Jeudi 11
décembre
2003
après la
conférence

Je n'ai pas pu, Monsieur, assister à votre conférence. Je voudrais m'en excuser auprès de vous, vous expliquer pourquoi, et vous demander d'intercéder pour moi auprès de notre CPE (Cher Président Erudit) afin qu'il me donne un « billet de rentrée » pour les conférences à venir.

A l'heure, donc, où vous terminiez votre propos, j'étais au théâtre, ce qui, pour une ancienne professeur de lettres est sans doute excusable, mais, j'en conviens, ne dispense pas de suivre les enseignements et activités culturelles du Lycée.

Il faut donc plus d'explications.

Le spectacle auquel j'ai assisté, ce soir-là, et pour lequel j'avais réservé de longue date, touche, au plus près, le cyclisme d'une part, et la mémoire, individuelle et collective, d'autre part, ce qui pourrait me valoir votre indulgence, et celle d'Amelycor.

Il s'agit de la reprise à Paris, au Théâtre de la Madeleine, quelque quinze ans après Mogador et le TNB, alors Grand Huit, du *Je me souviens* de Georges Perec, par Sami Frey.

L'auteur, vous ne sauriez l'ignorer, était non seulement romancier, poète (sous l'égide de l'OULIPO), cruciverbiste¹, mais aussi féru de cyclisme, pour l'avoir pratiqué : « *Je me souviens que ma première bicyclette avait des pneus pleins*² » « *J'avais un vélo mi-course, dont j'avais moi-même entouré le guidon d'une espèce d'albuplast ad hoc, comme les vrais pros* »³, et l'avoir regardé, au bord de la route ou, déjà, mais en noir et blanc, sur l'étrange lucarne de la télévision.

Votre frère et vous-même faites évidemment partie de la mémoire perecquienne, Louison pour lui avoir, notamment, signé un autographe au Parc de Princes⁴, vous, pour cause de licence d'anglais⁵ ; l'un et l'autre, vous êtes les deux frères cyclistes, aussi indissociablement liés que les Frères Jacques, dont, précise Perec, deux seulement « *sont vraiment frères, et s'appellent Bellec* »⁶.

Mais la théorie des champions cyclistes que convoquent les souvenirs de l'écrivain fait défiler d'autres noms : Walkowiak⁷ (vainqueur du Tour en 1956), Darrigade⁸ (champion du monde sur route en 1959), Louis Caput⁹ (surnommé P'tit Louis), Jean Robic, dont le café était rue du Maine¹⁰ (seul coureur, semble-t-il, à avoir gagné le Tour de France – en 1947 – sans jamais avoir porté le maillot jaune) et, avec eux toute la « légende du Tour »¹¹. Faut-il rappeler que le très sérieux Roland Barthes, dans son *Mythologies*, désigne le Tour de France comme une « épopée » aux « héros prométhéens » ?

Il y a, aussi, des figures moins illustres, Zaaf « *l'éternel lanterne rouge* »¹², Emile Idée et Guy Lapébie¹³, Reginald Harris¹⁴. Il y a, encore, la litanie des grands lieux du cyclisme et des grandes courses : les six jours du Vel d'hiv – Perec ne pourrait oublier ce lieu là – Liège-Bastogne-Liège, Paris-Camembert¹⁵... Il y a, enfin, comme croqués sur le vif par un reporter photographe de génie tel détail, tel accessoire qui restituent dans sa vie même la silhouette des coureurs d'antan, « *la chambre à air roulée en huit* »¹⁶, les lunettes de soleil relevées sur le front ou « *au-dessus de la visière de la casquette* »¹⁷ voire, mais c'est une exception propre à Ferdi Kubler, « *au-dessus de la saignée du coude* »¹⁸.

Le texte de Perec décline ainsi, par la magie des mots, le temps retrouvé de ses souvenirs, les vôtres, Monsieur, mais aussi les miens, car je pense vous avoir convaincu que ni Perec, ni le cyclisme ne sont étrangers à mes centres d'intérêt... Ma présence au théâtre, j'avais réservé et payé... or les conférences d'Amelycor sont gratuites !, était donc une façon, paradoxale mais effective, de célébrer la petite reine

D'autant plus que Sami Frey dit les quatre cent quatre vingt souvenirs qui composent *Je me souviens* en pédalant, pour de bon, sur une véritable bicyclette, pendant presque une heure et demie, dans un décor stylisé de montagnes abruptes, évidemment plus dures à gravir qu'à dévaler, comme un hommage de l'acteur à la passion perecquienne pour les coureurs, et donc pour vous.

Permettez moi, pour clore cet argumentaire, et vous gagner à ma cause auprès de Jean-Noël Cloarec, de me placer dans l'ombre de la Dame Blanche¹⁹ pour vous dire que les femmes, peuvent aussi se passionner pour le vélo... et, d'ailleurs, que seraient les sportifs en particuliers, mais aussi les hommes en général, sans leurs admiratrices ? Permettez moi de me compter parmi les vôtres.

Amelycordialement repentante.

Wanda Turco

¹ Comme Yves Nicol (cf p12)

Les autres notes qui renvoient aux passages correspondant de l'œuvre de G Perec figurent en page suivante (p 18)

« Il y a quelques années, les chroniqueurs découvrirent avec ravissement que Louison avait un petit frère et que ce petit frère était non seulement bachelier mais encore licencié ès lettres et préparait son diplôme d'études supérieures d'anglais avec une thèse sur Hemingway. Qu'il fût, en outre, champion du monde universitaire de cyclisme laissait indifférent, l'important était qu'il eût des lunettes. On assura que précisément il en portait. C'était trop beau ! On demanda à voir et l'on vit : quittant l'Ecosse où il était lecteur à l'université d'Aberdeen, le « professeur » enfourcha une bicyclette et vint se ranger au côté de son aîné. Après avoir tenu sa partie plus qu'honorablement dans les premières courses auxquelles il participa, il termina quatrième de cette épreuve de vérité qu'est le Grand Prix des Nations, puis gagna Paris-Nice par étapes en 1955. Membre de l'équipe de France du Tour, quand Louison prend le départ, il a prouvé l'année dernière qu'il était assez grand pour se débrouiller tout seul en animant l'épreuve de bout en bout au sein d'une équipe régionale, malgré une cruelle blessure au pied, faisant ovationner le nom de Bobet pour son compte personnel. »

Antoine Blondin

Préface du livre de Jean Bobet « Louison Bobet, une vélobiographie » (première publication : Gallimard 1958, rééd. La Table Ronde 2003.)

Ami lecteur,

Toi qui es parvenu à ce stade de ta lecture de l'Echo, tu as pu sentir –physiquement- à quel point les activités de l'Amélycor étaient denses. Peut-être est-ce bénédiction pour ta santé que le texte rendant compte de la conférence du Recteur Georgel « *Chateaubriand, deux femmes et un fils* » nous soit parvenu hors-délais. Tu n'en seras que plus dispos pour le déguster dans le prochain numéro !

AT

Prochaines conférences

Attention ! l'occasion de la publication de la correspondance de Victor Basch une nouvelle conférence est programmée le 25 mars. Le programme est donc le suivant :

Jeudi	18 mars	Agnès Thépot	Art et écritures
Jeudi	25 mars	André Héland Françoise Basch	Lettres d'un dreyfusard rennais
Jeudi	22 avril	Agnès Thépot	Art et « idée de nature »
Vendredi	14 mai	André levy	L'Encyclopédie : une entreprise éditoriale au XVIII ^e siècle

Mot d'excuse (notes)

(suite de la page 17)

² *Je me souviens*. G. Perec 133, désormais JMS

³ *Penser/Classer*. G. Perec **Trois chambres retrouvées** p 28.

⁴ JMS. 27 comme suivantes : ⁵ 138 / ⁶ 134 / ⁷ 127 / ⁸ 158 / ⁹ 192 / ¹⁰ 448.

¹¹ Etymologiquement : *ce qui doit être lu*. Précisons que je dois cette mémoire des dates à **Je me souviens de je me souviens** de G. Brasseur, la bible de l'amateur de Perec !

¹² JMS. 5 comme ¹³ 442

¹⁴ JMS 381 : recordman du monde professionnel, du kilomètre départ arrêté, en plein air et sur piste, ses records tenaient encore en 1970.

¹⁵ JMS 168,408 comme suivantes ¹⁶ 160 / ¹⁷ et ¹⁸ 227 / ¹⁹ 210.

•21/01/04 • sur nos téléspectateurs : Jean Bobet élu Grand Prix de la littérature sportive pour « *Octave Lapize* ». la Table Ronde-Paris 2003.



Vos films sur DVD

Réalisation Vidéo - Multimédia
Transfert vidéo - Duplication et copie VHS

ZI Sud-Est - 25, rue du Noyer. 35 000 Rennes Tel. : 02 23 30 30 31 Fax : 02 23 30 30 33
avimages@wanadoo.fr



BESSEC
CHAUSSEUR

Le coin de la trésorière

A peine sortie du compte financier [arrêté fin juillet], la tête de la trésorière est encore pleine de chiffres qu'elle va partager avec vous pour faire de la place aux futures additions.

Cette année, les comptes ont nécessité l'utilisation de **8** pages du « grand livre comptable ».

D'un coup d'œil, de la page **21** à la page **28**, on voit que l'activité de l'association est montée en puissance.

• La restauration des films de Pierre Le Bourbouac'h occupe déjà plusieurs lignes.

On y voit 3 lignes *noires* sur lesquelles les nombres ont **4** chiffres avant la virgule et dont la somme se traduit en fin d'année par :

6381 € de dépenses.

Mais il y a aussi plein de lignes *rouges* pour les ventes de DVD et de cassettes vidéo.

(La couleur n'a rien de significatif à ma connaissance : une trace des stylos dont disposait Bertrand Wolff qui tenait avant moi les comptes)

Plus de lignes, oui, mais sur chacune, des nombres de **2** chiffres seulement.

soit, finalement,

3000 € de recettes.

N'en déduisez pas que je pense que le bilan est noir. Nous savons tous que les chiffres savent mentir et que cette réalisation est une des richesses de notre association. Mes modestes connaissances en algèbre me font hésiter à poser l'équation (Je tente) :

-3381 € = on est fier.

Une équation sans inconnue, tiens, c'est nouveau ! C'est comme un polar sans assassin.

• Les dépenses de timbres : **2** fois plus que l'année précédente ! Quelle satisfaction de coller *Emile Zola* sur les enveloppes pour vous annoncer l'A.G ! Ce souci du détail ne vous a pas échappé et de plus il s'accompagne d'un investissement qui portera ses fruits en 2003-2004 : **100** timbres déjà payés sur le budget précédent.

• Les publications :

Notre célèbre « Echo des Colonnes », **3** dans l'année : **900 €**

Les « aumôniers » de Norbert Talvaz nous ont coûté **130 €** sous prétexte qu'ils étaient épuisés.

Les affiches « Jazz à Zola » **61 €** : un petit plaisir offert à nos sympathiques musiciens bénévoles.

Voilà qui explique en partie la multiplication par **24** des achats de marchandises du compte financier.

• Le nombre le plus grand : **17 256 : 5** chiffres aux dépenses !

17 256 €, ce sont nos « charges de personnel ».

Nous craignons les reproches de ceux qui nous ont fait confiance en envoyant leur pouvoir sans méfiance :

« Quoi ? Ils s'en mettent plein les poches à l'Amélicor aussi ! C'est qui, ces bénévoles qui coûtent cher ? »

Réponse : « Ce sont des gens qui reversent **17 256 €** à l'Amélicor et méritent donc leur qualificatif. »

Vous voilà rassurés ; sur cette ligne du compte financier, pompeusement baptisée « Bénévolat Valorisé » apparaît le même

nombre aux recettes qu'aux dépenses : **+ 0 + (-0) = 0**

C'est facile sans user les piles de ma calculette.

Cette ligne budgétaire a des effets pervers : Comme la cotisation à l'O.S.C.R est fonction du budget, augmenter le budget augmente la cotisation... En nous appliquant bien, nous risquons d'avoir une subvention inférieure à notre cotisation, ce qui est difficile à admettre pour nos esprits simples.

17 256€, c'est **2400 h** au SMIG. Et c'est là qu'on me dit que je suis loin du compte, mais ma calculette peine. J'ai beau frapper les instructions simples suivantes :

1 temps plus que complet du président + les conférenciers + les livres (4 personnes x 3 h x 20 jours) + les visites (4 personnes x 3 h x 15 visites) + les instruments de physique + l'Echo + les déménagements + les portes ouvertes (15 personnes x 9 h) + le secrétariat + les expéditions + la trésorerie + le reste. Elle ne veut rien savoir et affiche méchamment ERROR ! (Parce qu'en plus, elle m'agresse en anglais !)

Votre tête est pleine des nombres dont je vous ai gavés ? La mienne, par le principe des vases communicants va mieux. Je retourne à la liste des adhérents qui s'allonge au rythme de **+ 15 € + 15 € + 15 € + 15 €** : rythme de trésorerie à quatre temps.

Annette Berzay

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2003-2004

BERZAY	Annette	Trésorière
BŒUF	Christiane	Vice-présidente
CHAPELAN	Gérard	Responsable des collections scientifiques
CLOAREC	Jean-Noël	Président
GUERVENO	Marie-Paule	Secrétaire adjointe
LABBE	Jeanne	Responsable du secteur bibliothèque.
NICOL	Yves	Vice-président
PAILLARD	Jean- Paul	
PENNEC	Jos	Secrétaire.
RENOU	Jean-René	
TALVAZ	Norbert	Vice-président ; liaison avec les anciens élèves « Echo des Colonnes »
THEPOT	Agnès	
TURCO	Wanda	
WOLFF	Bertrand	

SOMMAIRE

EDITORIAL	p 1
ESPACE SCIENCES NATURELLES	
• Un mystère signé	p 2
• Jarry : 1 ^{ers} essais de théâtre	p 3-4
LE PROVISEUR MAURICE FABRE (dossier)	
• Portraits	p 5
• les cinq vies de Maurice Fabre	p 6-8
• de Virgile à Glück	p 9
• documents pour l'histoire	p 10
HOMMAGE	p 11
La RECREATION	p 12
LES ACTIVITES DE L'AMELYCOR	
• Le lancement du livre	p 13-14
• Les conférences	
- Bertrand Wolff	p 15
- Jean Bobet	p 16-17
- Programme	p 18
LE COIN DE LA TRESORIERE	
LE C.A. 2003-2004	p 19
SOMMAIRE	p 20

Sur la route de Chateaulin ...



Juin 1957 – Louison et Jean Bobet
Pouvez-vous les identifier ?

BULLETIN D'ADHESION

L'adhésion vous permet non seulement de soutenir et de faire vivre l'Amélycor mais aussi de recevoir l'ECHO DES COLONNES et d'être informé des différentes activités de l'association.

NOM..... Prénom.....

Profession.....

Adresse.....

.....

Téléphone.....

Courriel @.....

- Désire adhérer à l'AMÉLYCOR pour l'année scolaire 2003-2004.

le

signature

- Ci-joint, un chèque de **15 €**



TRESORIER AMELYCOR
Cité scolaire Emile Zola
Avenue Janvier B.P. 90607
35006 RENNES-CEDEX